

D'un sujet qui « prend corps ».

L'expérience somatique entre modes de subjectivation et processus d'individuation

Le texte ci-dessous a été retravaillé à partir d'une communication orale présentée à l'occasion de deux journées d'étude organisées le 12 et 13 juin 2010 à Paris par l'association Soma en collaboration avec Contredanse et le Département Danse de l'Université de Paris 8: « Education somatique thérapeutique et/ou thérapie éducative ? Le Body-Mind Centering® et le courant somatique entre éducation et thérapie », Fondation Biermans-Lapôtre – Cité Internationale Universitaire de Paris.

Notre propos est d'esquisser une lecture de l'expérience somatique, tout en particulier du Body-Mind Centering®, le long d'une trajectoire qui articule la notion d'embodiment avec les concepts de subjectivation et d'individuation, tels qu'ils émergent respectivement dans la pensée de Michel Foucault et de Gilbert Simondon. Par quels moyens un travail sur la perception peut se configurer comme productif de subjectivités, c'est-à-dire de territoires existentiels dans la multiplicité de leurs agencements et relations? Dans quelle mesure pouvons-nous qualifier l'embodiment comme processus d'individuation, modifiant à la fois la constitution de l'individu et son « milieu associé »?

Nous remercions les autres intervenants à la conférence : Bonnie Bainbridge Cohen, Isabelle Ginot, Thomas Greil et Katy Dymoke, pour les échanges et les discussions qui ont permis à ces quelques réflexions initiales et provisoires de se prolonger dans l'écriture, et aussi Denise Luccioni, Baptiste Andrien et Florence Corin pour leurs relectures patientes et leurs commentaires éclairés.

Autour des « techniques de soi » : le modèle de l'Antiquité gréco-romaine

Dans le dernier, vaste chantier de son œuvre, Michel Foucault avait souhaité engager sa recherche sur les modes historiques de constitution du « sujet », et avait repéré dans le thème des « techniques de soi¹ » un nouvel axe critique venant rendre compte d'une généalogie tout à fait différente de la subjectivité moderne.

A côté, et en contrepoint, de ses investigations antérieures autour de l'objectivation des individus opérée par les techniques de domination (le « pouvoir ») et les techniques discursives (les « savoirs »), Foucault faisait émerger une histoire parallèle des procédures et des stratégies par lesquelles quelque chose comme une autoconstitution du sujet par lui-même était – ou avait été – possible.

La nouvelle dimension du rapport à soi, aux fins de l'acquisition d'une vérité du sujet sur lui-même, est en réalité le reflet d'une autonomie relative, car l'individu-sujet, comme Foucault souligne à plusieurs reprises, est toujours historiquement situé comme le pli des procès de subjectivation sur des procédures d'assujettissement. Et pourtant, c'est cette reconfiguration des rapports traditionnels entre le pouvoir et les individus – rapports que Foucault avait analysés de façon extensive dans ses différentes études consacrées à la modernité historique – qui déplace la problématique du pouvoir dans l'axe de la gouvernementalité : dès lors, il s'agit de dessiner les contours d'un sujet éthique et politique tel qu'il s'annonce à la période gréco-romaine, et dont la constitution initiale reste après tout, à cette époque, l'apanage de l'élite qui

¹ Il y a plusieurs textes, articles et entretiens, consacrés par Foucault aux « techniques de soi » et réunis dans le II volume de *Dits et Ecrits*, Gallimard : Paris, 2001. Voir, en particulier : « Le sujet et le pouvoir », p. 1041-1062 ; « A propos d'une généalogie de l'éthique : aperçu du travail en cours », entretien avec H. Dreyfus et P. Rabinow, p. 1202-1230 ; « L'écriture de soi », p. 1234-1250 ; « L'éthique du souci de soi comme pratique de liberté », p. 1527-1549 ; « Une esthétique de l'existence », p. 1549-1554 ; « Vérité, pouvoir et soi », p. 1596-1602 ; « Les techniques de soi », p. 1602-1632 ; « La technologie politique des individus », p. 1632-1647

se prépare à gouverner la Cité.

Les techniques de soi, qui font l'objet des analyses de Foucault à partir de la fin des années soixante-dix, d'abord dans le régime spécifique des conduites sexuelles, et ensuite dans leur statut indépendant de paradigme général des modes de vie que le sujet construit², regroupent des pratiques et des dispositifs définis en tant que « procédures (...) qui sont proposées ou prescrites aux individus pour fixer leur identité, la maintenir ou la transformer en fonction d'un certain nombre de fins, et cela grâce à des rapports de maîtrise de soi sur soi, ou de connaissance de soi par soi »³.

Souci et connaissance sont les deux termes régissant le rapport à soi, et cela dans toutes les oscillations sémantiques que Foucault repère le long de cet arc chronologique qui de l'Antiquité grecque se projette dans la première ère chrétienne.

Du modèle « platonicien » (représenté emblématiquement par le dialogue socratique de l'*Alcibiade*), prônant davantage une connaissance de soi comme réparation de l'ignorance et acquisition d'une capacité à gouverner les autres, au modèle chrétien, où le souci et la connaissance de soi prennent la forme prescriptive du renoncement et de l'ascèse, en passant par le modèle hellénistique (dans ses « moments » épicurien, cynique et stoïcien), où la conversion et le retour à soi s'inscrivent plutôt dans une esthétique de l'existence, les mêmes techniques de soi définissent autant d'inflexions, d'usages et de régimes éthiques différents.

Les moyens mis en œuvre pour prendre soin de soi et se connaître soi-même, comprennent un ensemble de techniques : des pratiques d'écriture privée – les *hupomnēmata*⁴, et la correspondance -, des exercices de remémoration et d'anticipation (pour préfigurer les effets de ses conduites face à des événements futurs), des entraînements corporels faisant souvent intervenir des épreuves d'abstinence, la méditation...

Autant d'outils qui ont la tâche d'assurer le réglage entre les principes d'action que l'individu se donne, et ce qu'effectivement il accomplit, entre ses discours et ses actes.

Corps et subjectivation : affects et percepts

Si nous empruntons le paradigme foucauldien des techniques de soi pour qualifier d'autres pratiques, elles aussi historiquement déterminées, comme les méthodes somatiques, il nous faut tout de même en souligner les écarts, particulièrement en ce qui concerne la position éthique du corps propre, à la fois objet *et* sujet de l'expérience somatique, et non plus simple terme de maîtrise et de contrôle, support matériel d'une âme qui serait le véritable sujet de toutes les actions corporelles, instrumentales et langagières.

Quels modes de subjectivation, donc, ces *nouvelles* pratiques de soi construisent-elles et inventent, et de quelles manières et par quels outils le médium corporel y est-il appréhendé ?

Nous pourrions avancer que les méthodes somatiques, en général, opèrent sur cette puissance d'affects qu'est le corps, et le font par des dispositifs pédagogiques divers qui fonctionnent, en paraphrasant le philosophe Bruno Latour, comme des « mallettes à percepts ». Dans un

² Voir, en particulier, les cours au Collège de France que Foucault dirige en 1981-1982 : « L'Herméneutique du Sujet », publié posthume in : Michel Foucault, *L'Herméneutique du Sujet. Cours au Collège de France. 1981-1982*, Gallimard/Seuil : Paris, 2001

Foucault commence son cours en rappelant que l'axe général de recherche est désormais celui du rapport du sujet à la vérité, la sexualité étant un domaine parmi d'autres de cristallisation de ce rapport.

³ Michel Foucault, *Subjectivité et vérité (1981)*, repris dans : M. Foucault, *Dits et Ecrits, II*, Gallimard : Paris, 2001, p. 304

⁴ « Les *hupomnēmata*, au sens technique, pouvaient être des livres de compte, des registres publics, des carnets individuels servant d'aide-mémoire. (...) On y consignait des citations, des fragments d'ouvrages, des exemples et des actions dont on avait été témoin ou dont on avait lu le récit, des réflexions et des raisonnements qu'on avait entendus ou qui étaient venus à l'esprit. Ils constituaient une mémoire matérielle des choses lues, entendues ou pensées ; ils les offraient ainsi comme un trésor accumulé à la relecture et à la méditation ultérieures », Michel Foucault, « L'écriture de soi », in : *Dits et Ecrits, II*, op. cit., p. 1237

essai paru en 2004, *How to talk about the Body*[Comment parler du corps]⁵, Latour propose en effet qu'avoir en corps veut dire « apprendre à être affecté », et il en donne un exemple très efficace dans la description du type particulier d'entraînement « corporel » auquel sont soumis les apprentis parfumeurs. En prélevant de la totalité du corps une entité discrète, à savoir notre organe de l'olfaction, Latour montre comment celui-ci se construit au gré d'un apprentissage spécialisé d'habiletés de différenciation et de discrimination. Les fragrances, que les futurs « nez » de l'industrie cosmétique s'attachent à déchiffrer, sont disposées et classées dans des « mallettes à odeurs » selon une séquence où les contrastes deviennent de plus en plus imperceptibles. L'apprenti parfumeur acquiert, donc, au terme de l'entraînement, une capacité « à sentir », littéralement, et à saisir, les plus infimes détails d'un parfum.

Son nez lui ouvre des mondes olfactifs qui dans notre expérience « commune » nous sont pour la plupart indifférenciés et confus : au nouveau médium sensoriel correspond un autre monde sensible, dont l'émergence est préparée par l'articulation de plus en plus fine des événements sensoriels.

Si nos équipements perceptifs – et leurs corrélats d'action, d'affect et de pensée – sont transformables, autant l'est notre capacité de construire et d'inventer des territoires d'existence, et d'y projeter constamment des hypothèses d'action. La subjectivité n'est pas réductible à la sphère d'une « destinée » identitaire, produit immuable de clivages sociaux et culturels, mais elle définit le champ d'agencements multiples avec les différentes dimensions de la réalité, ses modes variables d'appréhension, d'expérience et d'articulation.

Cet art de (se) sentir que maintes approches somatiques élaborent et transmettent, n'est donc que le condensé et l'intensification d'une expérience perceptive que nous faisons nôtre en apprenant à isoler et articuler ses composants sensoriels. La « mallette à percepts » des pédagogies somatiques met en jeu principalement (mais pas seulement) des sensations kinesthésiques, tactiles et motrices : les exercices ou les explorations, plus ou moins guidés et codifiés selon chaque méthode, sont des outils d'analyse et d'appropriation de gestes – de leur amorce, de leur construction, de leur coordination, de leur retentissement sur l'action –, opérant par une décomposition des séries de mouvements et/ou par l'isolement d'unités perceptives.

Image du corps et schéma corporel

Différencier, isoler, intégrer : par cette synthèse quelque peu sommaire, nous essayons de caractériser deux tendances symétriques et complémentaires qui se dessinent dans le travail somatique : l'approche par la « fonction » (coordinations, gestes, posture...) et l'approche par la « structure » (parties ou régions du corps). Or, dans cet arc, qui est plutôt une boucle, la fonction et la structure constituent les deux dimensions interdépendantes de l'apprentissage. Intervenir, par exemple, sur un habitus moteur ou postural, peut signifier proposer une nouvelle coordination visant à déjouer l'automatisme acquis par l'introduction d'un autre schème d'organisation motrice. A mesure qu'un nouveau circuit sensori-moteur s'ouvre et s'incorpore, c'est toute une cartographie qui se redessine et qui s'intègre.

Ou bien, le nouvel apprentissage peut opérer par une focalisation perceptive sur la ou les structures anatomiques impliquées dans un mouvement déterminé, afin de solliciter et faire émerger un paysage de qualités tactiles, de différences et d'intensités, de gradients et de seuils énergétiques, et par là de redéployer aussi bien le territoire ressenti intérieurement que l'espace projeté de la kinesphère.

Comme Hubert Godard souligne dans l'entretien publié dans un numéro antérieur de *Nouvelles de Danse*, on ne peut pas prendre, phénoménologiquement parlant, le corps et

⁵ Bruno Latour, « How to talk about the Body ? The normative dimension of science studies », in : Madeleine Akrich et Marc Berg, *Bodies on Trial*, numéro spécial de *Body and Society*, vol. 10, n° 2-3, 2004, p. 205-229

l'espace comme deux entités séparées, la spatialisation étant la manière dont le corps propre va appréhender et constituer son rapport au monde : « *Ce qui est important, c'est qu'il s'agit d'un espace d'action, le corps pris d'emblée dans un imaginaire dynamique. Ce rapport à l'espace construit un schéma postural, propre à chacun, qui sert de toile de fond à l'ensemble des coordinations, des perceptions, et donc de l'expressivité* »⁶.

Le schéma corporel ou schéma postural, selon la première définition que l'on doit aux neurologues Head et Holmes, représente la structure inconsciente et préréflexive de notre organisation corporelle par rapport à l'espace et à la gravité, donc une sorte de « carte » de navigation sensori-motrice qui dessine notre espace d'action actuel et virtuel, ainsi que nos potentiels de perception, sans le « monitoring » nécessaire de la conscience.

Construit à partir des informations proprioceptives⁷, le schéma corporel se différencie de l'image du corps, en tant que celle-ci relève plutôt d'un système conscient d'états intentionnels et d'attitudes – perceptions, croyances, expériences et émotions – dont l'objet est le corps propre.

En élucidant cette fondamentale distinction conceptuelle par une analyse approfondie de ses occurrences phénoménologiques, neurologiques et psychologiques, le philosophe Shaun Gallagher a montré à quel point les deux notions de schéma corporel et d'image du corps permettent opérationnellement, et ceci tant au niveau pratique que théorique, une compréhension du rôle joué par le corps propre dans l'action et dans les processus cognitifs⁸. En ce sens, dans la mesure où nous pouvons devenir conscients des mouvements que le schéma corporel habituellement accompli de façon pré-réflexive ou inconsciente, c'est aussi l'image du corps qui en vient à être modifiée.

Le schéma corporel fonctionne de manière à intégrer l'espace péri-personnel, permettant les ajustements continuellement nécessaires pour l'adaptation d'un mouvement aux conditions de son effectuation dans le milieu ; l'image du corps, au contraire, délimite un « sentiment » d'un soi cohérent, comme d'un sujet se reconnaissant dans l'action qu'il accomplit.

Les écarts relatifs aussi bien que les interactions réciproques entre ces deux dimensions, illustrent la complexité des mécanismes qui régissent notre corporéité et la dynamique du processus de l'*embodiment*, cette sorte de *subjectivation-par-le-corps* où les méthodes somatiques interviennent pour amplifier la gamme des options dynamiques et expressives.

Toutefois, comme le fait remarquer Hubert Godard, l'analyse phénoménologique que Gallagher fait sienne, dans le sillage de Merleau-Ponty, en se concentrant sur le corps « proprioceptif », c'est-à-dire pris d'emblée dans un espace d'action orienté et vectorialisé par ses mouvements, néglige un autre aspect tout aussi essentiel de la perception de soi, à savoir le régime intéroceptif, qui relaie l'expérience viscérale d'un soi appréhendé comme densité de territoire, espace volumétrique, contenu interne de l'enveloppe-peau.

Pour Godard, la dimension intéroceptive constitue un relais clinique et théorique nécessaire à cerner la constitution du sujet aussi bien dans ses premières instances expressives et relationnelles, que dans la construction de l'espace symbolique de ce « Moi-peau » identifié et nommé par le psychanalyste Didier Anzieu⁹.

⁶ Patricia Kuypers, « Des trous noirs. Un entretien avec Hubert Godard », in : « Scientifiquement Danse. Quand la danse puise aux sciences et réciproquement », *Nouvelles de Danse*, n° 53, Contredanse : Bruxelles, 2006, p. 67

⁷ La proprioception, dans son sens plus large, dépend de l'intégration de différentes modalités d'informations sensorielles, concernant le corps propre agissant dans le milieu, avec les informations intracorporelles fournies par le sens interne de la posture et du mouvement. Il s'agit, donc, aussi bien des informations produites au niveau de l'appareil vestibulaire de l'oreille interne, que par les nombreux capteurs périphériques situés dans les muscles, les tendons et les ligaments, et relayant et mesurant le degré d'étirement des membres ; ou encore par les capteurs de pression, ou barocapteurs, localisés sur les plantes des pieds.

⁸ Shaun Gallagher, *How the Body shapes the Mind*, Oxford University Press : New York, 2005

⁹ Didier Anzieu, *Le Moi-Peau*, Paris : Dunod, 1995

Le Moi-Peau apparaît tout d'abord comme un concept opératoire précisant l'étayage du moi sur la peau et impliquant une homologie entre les fonctions du moi et celles de notre enveloppe corporelle (limiter, contenir, protéger).

Embodiment et processus d'individuation : un horizon infra-perceptif?

En effet, Gallagher évoque la problématique intéroceptive en affirmant que des organes internes il ne saurait y avoir conscience distincte :

« Certes, il est phénoménologiquement impossible d'avoir une conscience de quelques parties ou fonctions spécifiques de ce qui est objectivement notre corps propre – par exemple, certains organes internes, ou les glandes surrénales, ou le système réticulaire d'activation. Plus précisément, celles-ci ne sont pas des parties ou des fonctions de mon corps propre, au sens phénoménologique ou expérientiel. Pour pouvoir considérer ces types de fonctions internes, il faut penser en termes objectifs, comme quelque chose qui a lieu, mais qui ne peut pas être perçu, dans son corps »¹⁰.

Pourtant, plus loin dans le même texte, il admet que, tout en opérant au dessous du seuil de conscience, de manière automatique, ces processus physiologiques ont un effet sur la perception ; ils interviennent comme facteurs *pré-noétiques*, c'est-à-dire ils n'atteignent pas une dimension d'intelligibilité, et néanmoins ils peuvent conditionner, délimiter et altérer l'expérience perceptive de quelqu'un : *« Dans la mesure que des changements dans la conscience en résultent, donc, ces processus sont plus que purement physiologiques ; ils sont des processus pré-noétiques qui modèlent la conscience de façon importante »¹¹*

La question qui dès lors se pose dans le travail somatique, et tout particulièrement ici dans l'approche du Body-Mind Centering® (dorénavant abrégé en BMC), est celle de la convertibilité de ces mêmes processus dans des objets intentionnels d'expérience.

Dans le BMC, en effet, la dimension intéroceptive renvoie à une certaine modalité d'investissement et d'appréhension, pas seulement des organes internes proprement dits, mais des structures anatomiques en général, et de leurs composants tissulaires.

Dans l'une des explorations typiques, par exemple celle de la palpation de l'os, l'écoute tactile « en partage » entre les deux partenaires de l'expérience, est supposée identifier et différencier progressivement des qualités qui se réfèrent à des niveaux distincts d'organisation du tissu osseux: couche superficielle ou périoste, os compact, et moelle osseuse.

Si des données cognitives - biologiques et physiologiques - informent et orientent l'exploration, en lui procurant le soubassement de représentations visuelles, spatiales et dynamiques, celles-ci modulent aussi l'émergence de sensations, comme le long d'un parcours qui dévoile, étape par étape, un paysage fait de consistances matérielles, de densités et raréfactions, de vibrations et de rythmes différents, et qui peut aussi bien renvoyer à des tonalités affectives et émotives.

A l'encontre d'une prétendue rhétorique organiciste¹² qu'on assigne souvent au discours de Bonnie Bainbridge Cohen, le corps n'y est jamais donné en tant que substance close et déterminée, mais dans les occurrences d'une ontogenèse perpétuée, observée à différentes échelles : organes, tissus, liquides, cellules et structures subcellulaires, sont davantage des milieux ouverts d'exploration, le long d'une géographie jalonnée de repères anatomiques et pourtant toujours changeante au gré des parcours individuels.

Il y a certes une dimension performative¹³ - c'est-à-dire opérant simultanément sur la

¹⁰ Shaun Gallagher, *How the Body shapes the Mind*, cit., p. 29

¹¹ Shaun Gallagher, *ibidem*, p. 150

¹² Nous faisons référence en particulier à la lecture que le philosophe Michel Bernard fait du Body-Mind Centering et de sa pédagogie, où le modèle rassurant de l'organisme représenterait le fondement et la justification ultime des logiques de correspondance et de continuité entre les niveaux micro- et macro-corporels. Voir : Michel Bernard, *De la création chorégraphique*, Centre National de la Danse / collection Recherches, Paris : 2001, p. 76-77

¹³ C'est ce régime performatif qu'Isabelle Ginot relève justement dans la construction des discours somatiques, pouvant eux-mêmes constituer des « techniques du corps » : Isabelle Ginot, « Discours, techniques du corps et technocorps », article paru

constitution et l'actualisation de la réalité qu'elle énonce - dans le déploiement de cette carte et de son territoire, aléatoire et singulier comme il est, et donc infiniment variable. Les fictions discursives somatiques seraient donc parallèles et/ou fonctionnelles aux fictions sensorielles, et pas moins efficaces, pour autant qu'elles permettent d'inventer, de produire et de projeter de nouvelles spatialités et formes du geste.

Ceci est encore plus marquant dans les expériences où ce n'est pas le toucher qui véhicule à lui seul les contenus qualitatifs des sensations: dans l'approche du système des liquides du corps en BMC, c'est plus souvent par le mouvement et les improvisations que les images cognitives sont traduites, transférées et « performées » dans les représentations rythmiques et dynamiques correspondantes, sans qu'il y ait nécessairement une homogénéité d'interprétation ou une objectivation des formes d'émergence. Les cartographies qui rassemblent les informations, pour réductrices qu'elle puissent être de la complexité biologique, ont davantage pour fonction de jalonner des territoires expressifs, de *mettre en mouvement*, c'est-à-dire de créer autant d'occasions de modulation et de variation par la saillie d'une différence ou d'une intensité à incorporer.

L'imaginaire biologique, qui imprègne et fonde le Body-Mind Centering, n'est pas posé pourtant en tant que caution « scientifique » de contenus empiriques, tel que le serait un discours de vérité venant ancrer des déclinaisons métaphoriques ultérieures, et par là produisant un tableau de correspondances homologues entre les contenus cognitifs des images et leurs traductions rythmiques, spatiales et gestuelles.

S'il y a une corrélation possible entre des processus biologiques et leur appréhension subjective – à côté aussi bien du statut symbolique que du régime performatif de leur mise en jeu – il nous semble que ce rapport peut se composer d'une dimension supplémentaire, et se comprendre dans la logique d'un processus d'individuation. Il s'agirait, en quelque sorte, de postuler un devenir simultané du sujet sentant et du milieu sensible, procédant par modulations et esquisses successives de différenciations et intégrations.

La problématique intéroceptive, ou de l'impossibilité *phénoménologique* d'une conscience corporelle concernant le sens viscéral de soi, pourrait donc autrement pointer vers un type d'expérience située en amont, ou au delà, du corps vécu.

C'est aussi le constat de Deleuze, dans *Logique de la sensation*: « *L'hypothèse phénoménologique est peut-être insuffisante, parce qu'elle invoque seulement le corps vécu. (...) Au delà de l'organisme, mais aussi comme limite du corps vécu, il y a ce qu'Artaud a découvert et nommé: corps sans organes. Le corps sans organes s'oppose moins aux organes qu'à cette organisation des organes qu'on appelle organisme. C'est un corps intense, intensif...* »¹⁴

En réalité, déjà dans les dernières œuvres de Merleau-Ponty, à partir de *Le Visible et l'Invisible*¹⁵, inachevé, ainsi que dans ses *Cours sur la Nature*¹⁶, il s'amorce un dépassement d'une philosophie de la perception et se prépare, peut-être, l'élaboration d'une problématique de l'être où la perception n'aurait plus le primat, la visée étant cet horizon pré-individuel et pré-personnel qui constitue la matrice génétique et structurale des phénomènes aussi bien physiques que biologiques, comme de la vie, de l'histoire et du langage.

Cette hypothèse vient solliciter une modalité autre que la perception, car s'il n'y a pas de corps déjà constitué et vécu, il n'y a pas non plus un sujet percevant le monde, mais une co-génèse immanente du sujet et du monde.

L'abandon du primat de la perception comporte ainsi le recours à une perspective infra-

dans *A l'a'r]encontre de la danse contemporaine : porosités et résistances*, sous la dir. de Paule Gioffredi, L'Harmattan, collection « Le corps en question », 2009. Cité d'après la version électronique publiée sur le site Paris 8 Danse.

¹⁴ Gilles Deleuze, *Logique de la sensation*, Editions de la Différence : Paris, 1984, p. 33

¹⁵ Maurice Merleau-Ponty, *Le Visible et l'Invisible*, Gallimard : Paris, 1964

¹⁶ Maurice Merleau-Ponty, *La Nature. Cours au Collège de France*, Seuil/ Traces Ecrites : Paris, 1995

perceptive ou pré-perceptive, telle que la philosophie de l'individuation élaborée par Gilbert Simondon¹⁷ semble indiquer, dans un prolongement ou un dépassement de la phénoménologie. Le projet fondamental de Simondon consiste à penser l'individu à partir de l'individuation, dans tous les domaines de la réalité : physique, biologique et psycho-social, ou « transindividuel ». L'individu, théâtre et agent d'individuations successives, est le résultat ou la résolution d'une tension dans le champ métastable de l'être. L'être se « déphase », et se résout, dans le couple « individu-milieu associé », sans pour autant épuiser la réserve de réalité préindividuelle qui constitue le champ des potentiels des individuations à venir.

S'installer « dans » l'être du phénomène, signifie pour Simondon saisir une opération de genèse, processuelle et illimitée, des formes s'individuant à toutes les échelles de la réalité. Cette saisie n'est pas une connaissance objectivante, ni un subjectivisme, mais une double opération par laquelle la pensée s'individue en même temps que son contenu cognitif: en ce sens, connaître l'individuation des êtres biologiques, quel que soit leur niveau d'individualité, c'est-à-dire d'organisation et de spécialisation, signifie simultanément la « doubler » par une individuation de la pensée. Ce n'est pas, selon Simondon, du côté du sujet que se fonde la connaissance, pas plus d'ailleurs que du côté de l'objet: « *Si la connaissance retrouve les lignes qui permettent d'interpréter le monde selon les lois stables, ce n'est pas parce qu'il existe dans le sujet des formes a priori de la sensibilité dont la cohérence avec les données brutes venant du monde par la sensation seraient inexplicables: c'est parce que l'être comme sujet et l'être comme objet proviennent de la même réalité primitive, et que la pensée qui maintenant paraît instituer une inexplicable relation entre l'objet et le sujet, prolonge en fait seulement cette individuation initiale; les conditions de possibilité de la connaissance sont en fait les causes d'existence de l'être individué* »¹⁸.

En revenant au Body-Mind Centering, nous pourrions relire l'exemple cité plus haut, à savoir l'exploration des couches du tissu osseux, comme une individuation ou des individuations progressives de structures du vivant: à chaque étape de cette immersion dans l'infra-perceptif, une nouvelle modulation informe le paysage arpenté et la « conscience » qui le parcourt, dans un double mouvement de différenciation et intégration qui résout et rend compatibles les données sensorielles par la découverte et l'invention de dimensions supplémentaires du sensible.

En termes simondoniens, ce processus consiste en une opération analogique: « *L'individuation du réel extérieur au sujet est saisie par le sujet grâce à l'individuation analogique de la connaissance dans le sujet* »¹⁹. Non pas, donc, une simple association métaphorique, mais une « transduction » dynamique qui se propage et s'étale « de proche en proche », sur les domaines successivement investis, en les structurant selon une nouvelle dimensionnalité : « *Il y a transduction, dit Simondon, lorsqu'il y a activité partant d'un centre de l'être, structural et fonctionnel, et s'étendant en diverses directions à partir de ce centre, comme si de multiples dimensions de l'être apparaissaient autour de ce centre ; la transduction est apparition corrélative de dimensions et de structures dans un être en état de tension préindividuelle, c'est-à-dire dans un être qui est plus qu'unité et plus qu'identité, et qui ne s'est pas encore déphasé par rapport à lui-même en dimensions multiples* »²⁰.

La transduction désigne pour Simondon la reconfiguration d'un champ métastable de réalité – soit-elle physique, biologique, psychique, sociale – produite par la propagation d'une

¹⁷ Gilbert Simondon, *L'individuation à la lumière des notions de forme et d'information*, Editions Jérôme Million : Grenoble, 2005. Cette édition ressemble les deux parties de la thèse de doctorat de Simondon : la première, *L'individu et sa genèse physico-biologique*, avait été publiée en 1964, la deuxième, *L'individuation psychique et collective*, était parue en 1989, année de la mort du philosophe.

¹⁸ Gilbert Simondon, *L'individuation à la lumière des notions de forme et d'information*, cit., p. 264

¹⁹ Gilbert Simondon, *ibidem*, p. 36

²⁰ Gilbert Simondon, *ibidem*, p. 33

information qui surgit des conditions énergétiques potentielles de ce champ même. Cette notion permet de penser le processus d'individuation et son devenir dans les différents domaines, mais permet aussi de décrire les opérations de l'esprit : « *la transduction (...) est une démarche de l'esprit qui découvre. Cette démarche consiste à suivre l'être dans sa genèse, à accomplir la genèse de la pensée en même temps que s'accomplit la genèse de l'objet* »²¹.

Or, lorsque Bonnie Bainbridge Cohen décrit le processus d'*embodiment* comme étant déclenché par une phase préalable de *visualisation* interne, qui se décline ensuite dans la *somatisation*²², par le transfert et la projection des images cognitives sur des partitions somato-sensorielles sous-jacentes, et se résout enfin dans l'intégration de l'expérience – que ce soit par le mouvement, ou toute autre modalité d'action - il nous semble qu'on pourrait qualifier cette opération progressive, avec ses phases successives, comme transduction, au sens que Simondon prête à l'individuation *se faisant*.

Dans la description de la somatisation, en particulier, Bonnie Bainbridge Cohen propose l'existence d'une activité « perceptive », locale, périphérique et diffuse à même les composants cellulaires, qui informerait – et serait réciproquement informée par - le système nerveux central. On pourrait se demander si ce type de conscience cellulaire, que le BMC assume comme paradigme de l'expérience somatique, a un quelconque reflet ou répercussion dans la constitution d'un schéma corporel, ou bien s'il pourrait désigner une autre source pré-noétique et pré-individuelle d'individuation.

Pour reprendre Simondon, « *nous ne pouvons pas, au sens habituel du terme, connaître l'individuation ; nous pouvons seulement individuer, nous individuer et individuer en nous* »²³.

L'*embodiment* serait donc, peut-être, un nom pour cette opération transductive à double sens entre la réalité de l'esprit et la réalité du vivant, une co-individuation toujours recommencée de la conscience *et* du corps, où la dyade « corps-esprit » au lieu de se résorber dans une unité holistique, tirerait sa puissance d'une tension de la relation, du fait d'être « plus qu'unité et plus qu'identité » et pour cela de participer à cette « ontogenèse perpétuée qu'est la vie ».

Carla Bottiglieri est danseuse, éducatrice somatique par le mouvement et praticienne certifiée en Body-Mind Centering®.

Sous la direction d'Isabelle Ginot, auprès du département Danse de l'université Paris 8, elle prépare un doctorat de recherche sur les méthodes somatiques et leur expérimentation dans le contexte des personnes vivant avec le VIH.

²¹ Gilbert Simondon, *ibidem*, p. 34

²² Dans le vocabulaire BMC, la somatisation n'a pas le sens, plus commun, de « traduction physique d'un conflit psychique », mais indique une modalité de l'expérience kinesthésique « directe » : « *Dans la somatisation, les cellules du corps informent le cerveau autant que le cerveau informe les cellules* », Bonnie Bainbridge Cohen, *Sentir, ressentir et agir. L'anatomie expérimentale du Body-Mind Centering®* (1993), trad. française de Madie Boucon, Contredanse : Bruxelles, 2002, p. 22

²³ Gilbert Simondon, *ibidem*, p. 36